

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 2

Artikel: et encore : "les amours de l'enseigne Fröhlich"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et encore

„Les amours de l'enseigne Fröhlich“

Nous avons publié dans le dernier numéro un article de Daniel sur ce beau roman, qui fut documenté par certains passages du livre. Par manque de place il ne fut pourtant pas possible de reproduire un passage que je considère comme essentiel et que je fais donc imprimer ci-après, comme suite et point final à l'article de notre cher et vaillant collaborateur Jean-Pierre Maurice.

C. W.

— «Cela vous ennuerait-il de me regarder en face? demanda Tim. Vous n'avez un faible penchant pour la franchise que si l'on vous place au pied du mur.

— O. K., grimaca Philipp en changeant de position.

— Mes genoux sont libres.

— Ah! vraiment?

Philipp rit, se rapprocha et posa sa tête sur la jambe de Danelaw.

— Voilà. Il ne me reste plus qu'à fermer les yeux.

— D'abord, commença Tim, vous partez de ce principe que l'esprit, à tout moment, est libre de fonctionner raisonnablement.

— N'est-ce pas exact?

— Je crois qu'il existe, entre l'adolescence et la maturité, une période pendant laquelle l'émotion l'emporte sur le raisonnement. Or, vous traversez, en ce moment, cette période. Chronologiquement, vous avez vécu vingt-trois ans, mais, physiquement, vous en avez seize ou dix-huit. Cela n'est pas rare de nos jours. Mais, revenons à ce que je vous disais: pensez-vous qu'on devient volontairement homosexuel?

— Pour quelle raison le deviendrait-on?

— Pour la même raison que vous n'avez pas quitté ma chambre d'hôtel à San-Francisco, une heure après y être rentré. Vous n'avez pas pu.

— Mais je l'ai quittée le lendemain matin. Heureusement!

— Parce que Bruner représentait, pour vous, la société vengeresse. Cet incident a provoqué en vous une émotion aussi forte que celle que vous veniez d'éprouver. Vous avez expérimenté le premier choc des émotions que le paria sexuel traverse plus souvent que nous ne croyons. D'habitude, son esprit n'est pas aussi discipliné que le vôtre. Le désir l'emporte.

— Je n'ai jamais pensé à ce qu'éprouvent les autres, en cette occurrence.

— C'est normal. Vous n'étudiez pas encore les problèmes humains.

— Jusqu'à cette année, le sexe n'avait jamais joué un rôle important dans ma vie. Subitement, j'ai découvert que tout tournait autour de lui.

— Autre exemple des changements inévitables et rapides que l'on subit aussitôt après l'adolescence. Mais laissons cela. J'admet être intervenu dans votre vie, mais reconnaissez que, si je vous ai indiqué une voie, je vous ai toujours laissé libre d'en prendre une autre. Vous êtes venu à moi parce que vous réalisiez vaguement qu'il y avait quelque chose qui nous rapprochait, admiration, engouement, désir, peu importe. C'était une exquise torture, comme vous n'en aviez jamais subi . . . Est-ce exact?

— Oui.

— Et maintenant, quelles sont les raisons de ma conduite? D'abord, je vous aime. Sans doute, le terme vous fait-il frémir, mais il est vrai. Il y eut un moment où j'aurais pu aisément me détacher de vous. Je le puis encore, mais ce serait plus diffi-

cile. Secundo, je sens que nous sommes semblables. C'est plus important pour moi que ce ne l'est pour vous, en ce moment. Physiquement, nous paraissions les deux extrêmes, mais c'est peut-être la raison de notre entente. Nous en reparlerons. Troisièmement, après la gaffe de Bruner, j'ai eu l'impression que je ne pouvais vous abandonner, aussi longtemps que vous ne vous seriez pas ressaisi et que vous n'auriez pas définitivement adopté une ligne de vie.

«Je me suis trouvé jadis, Philipp, dans une situation analogue à la vôtre. Que mon expérience, au moins, vous profite! Je pensais, moi aussi, que j'avais découvert mon univers. C'était le monde de l'art. J'avais dix-sept ans, j'étais las de l'école, las de l'Amérique. Je rêvais de l'Europe. Je voulais étudier la peinture. Je partis pour l'Italie. Je croyais que j'allais me classer au côté de Michel-Ange, du Titien, de Rubens et que je peindrais pour les générations futures. J'ai quelque talent, mais pas de génie. Il m'a fallu deux ans pour me rendre compte que je ne serais jamais un grand artiste. Je n'ai pas voulu être un peintre médiocre. J'étais désillusionné. Je me mis à jouer. Mais, très vite, le jeu m'a lassé. Je me suis embarqué pour l'Égypte. Sur le bateau, j'ai rencontré un docteur français qui se rendait en Extrême-Orient pour expérimenter un remède contre le choléra, auquel il travaillait depuis dix ans. Pour la première fois de ma vie, je m'intéressais à une autre personnalité que la mienne. Il me permit de l'accompagner, et, comme il était subventionné par son gouvernement, je devins son assistant.

«Vincent Jardine avait cinquante ans. Il était divorcé et homosexuel, ce que j'appris, seulement, quelques mois plus tard. Il n'avait rien de particulièrement extraordinaire, mais le travail et l'homme me fascinaient. Il fit naître en moi les émotions les plus puissantes que j'aie jamais connues. Plus je vivais avec lui, plus je l'admirais. «Nous sommes allés au Laos, puis en Chine. Nous étions comme des oiseaux hypnotisés par un cobra. La guerre nous attirait. L'Orient, Philipp, est un grand et monstrueux professeur. Il enseigne aux hommes l'acceptation passive de la fatalité. Nous assistâmes à la prise de Nankin. J'essayais de le persuader de rentrer en France. Son sérum contre le choléra avait été un échec. Il n'avait aucune raison de rester en Chine. Mais il ne pouvait plus la quitter. Sa morbidité commençait à m'affecter. Je lui posai un ultimatum et le quittai quand il l'eut rejeté. Je partis pour les Indes. Il se suicida. «Je revins aux Etats-Unis. Pendant des mois, je me soûlai, jusqu'à tomber ivre mort. Puis, je rencontrai Pat. Je l'épousai, parce que je croyais qu'elle était la solution. Je me trompais. La solution, je ne l'ai pas encore trouvée.

Tim abaissa son regard sur Philipp. Le jeune homme, attentif, écoutait. Tim demanda :

— Commencez-vous à faire un rapprochement?

Philipp fit un signe affirmatif.

— Vous me dites que votre choix est fait. Etes-vous sûr que vous serez heureux? Vous épouserez Sybel. Et qu'advient-il après, même si vous parvenez, par le mariage, à résoudre la question des sens? L'amour, la passion, ne sont pas problèmes simplement physiques. Et si, plus tard, les penchants, que vous avez découverts en vous, deviennent plus forts, irrésistibles, qu'advient-il de vous? Croyez-moi, Philipp, si la nuit de San-Francisco n'avait pas été ce qu'elle a été, je ne vous parlerais pas ainsi. Je me demande si vous ne commettez pas une erreur, aux conséquences incalculables, en prétendant connaître votre univers, alors que vous ne vous connaissez pas vous-même. —

— Tim, demanda timidement Philipp, parlez-moi de Pat.

— Ce n'est pas une femme pour vous. Ne le savez-vous pas déjà? Philipp rougit.

— Oui, reprit Tim, je suis au courant de la nuit qui a suivi la réception de l'amiral.

Elle s'en est vantée devant moi. N'ayez aucun remord. Depuis des années, Pat et moi vivons chacun notre vie. J'ai rompu avec elle le jour où elle a refusé de me donner des enfants. Elle vous déteste, car elle voit, en vous, son rival. Je l'ai aimée jusqu'à ce que je la connaisse. A présent, je la plains, car elle se torture.

Philipp introduisit l'ongle de son pouce entre ses dents.

— Je ne déteste pas les femmes. Elles sont une partie importante de ma vie.

Où est la femme que vous avez aimée plus que vous-même?

— Il n'y en a pas . . . à moins que . . .

Tim rit:

— Moi? Je n'ai rien de féminin.

— Tim, que veut dire Proust par l'idée allemande de l'homosexualité?

— Je ne sais pas exactement. Quelque principe de loyauté, sans doute. Vous connaissez la conception des anciens Grecs: la Bande Sacrée de Thèbes, une centaine de jeunes guerriers, chacun combattant aux côtés de son meilleur ami, la fleur d'une admirable société. Les Spartiates demandaient à chaque guerrier d'adopter un jeune athlète. L'homosexualité en était le résultat, mais non la fin. Les guerriers allaient au combat, sans perdre des yeux les jeunes gens dont ils avaient la garde: on supposait qu'ils se battraient ainsi plus farouchement. Et les jeunes favoris, de leur côté, au gymnase ou à la guerre, s'efforçaient d'atteindre à la perfection et à la suprématie. Chacun craignait de se montrer lâche ou douillet et de s'attirer la disgrâce de son protecteur.

Philipp avait croisé ses doigts sur sa poitrine et regardait l'émeraude briller sur sa peau brune.

— Les temps ne sont plus les mêmes, Tim. L'aberration sexuelle est aujourd'hui un désastre social. Vos arguments ne sont pas raisonnables. Si l'homosexualité est justifiable dans certains cas, où finit ce qui est licite? Où commence la dégénérescence? Si vous permettez à l'homosexuel intellectuel d'avoir droit au respect, bientôt le sadique, le flagellateur, le fou criminel demanderont leur place, et la société cessera d'exister.

— Vous me faites l'impression de quelqu'un qui a embrassé fanatiquement une religion, non parce qu'il croit en Dieu, mais parce qu'il a peu d'aller en enfer. Dites-moi franchement, Philipp, combien de fois avez-vous été heureux pendant ces dix dernières années?

— Je . . . je ne puis dire exactement. Trois fois, peut-être quatre. Avec une jeune fille, — quand j'étais très jeune.

— Elle n'est plus dans votre vie.

— A la naissance des fils de Fan.

— Sentiments paternels, mais vous n'êtes pas le père.

— Et la troisième fois . . .

— La troisième fois que vous avez été heureux, quand était-ce? Une nuit à San-Francisco, peut-être?

Philipp baissa les yeux.

— J'en ai peur.

— Devoir social ou inclination personnelle. Amour partagé ou mélancolique solitude. Choisissez!

— Il vaudrait mieux que vous me laissiez choisir, sans combat.

— La décision vous appartient, conclut Tim en se levant.

Il tendit la main à Philipp et ils descendirent la colline.

Tim sentait que son ami n'avait plus aucun secret pour lui. Déjà, il bâtissait leur commun avenir.»